

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an.
Six mois, 14 »
Trois mois, 7 50 »

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 8 Avril 1865.

BULLETIN.

Ainsi qu'on le prévoyait, la Diète germanique s'est prononcée en faveur de la motion relative aux Duchés que lui avaient soumise la Bavière, la Saxe et Hesse-Darmstadt. Cette résolution a été prise à la majorité de 9 voix contre 6. On sait que le but de la motion saxo-bavaroise est de mettre le duc d'Augustenbourg en possession provisoire de l'administration des Duchés.

L'Autriche dont l'attitude, en cette circonstance, avait paru un moment douteuse, pour quelques organes de l'opinion publique en Allemagne, se serait prononcée d'une façon catégorique en déclarant qu'elle était prête à favoriser la solution demandée par la cession au duc d'Augustenbourg des droits qu'elle possédait en vertu du traité de paix. Elle a ajouté, et cette déclaration, en regard au système de temporisation si cher au cabinet de Berlin, n'est pas sans portée, qu'elle insisterait pour hâter une décision.

Quant à la Prusse, fidèle à ses précédents, elle n'admet pas qu'une entente puisse avoir lieu, tant qu'il n'aura pas été précédé à l'examen de tous les droits en présence et surtout de ses siens. Elle maintiendra, d'ailleurs, ses titres de co-possesseurs jusqu'à ce que soit intervenue une solution conforme à ses propres conditions et aux intérêts communs; toutefois, et cette déclaration mérite, elle aussi, d'être remarquée, la Prusse se refuse à laisser entrevoir qu'elle se conformera à l'attitude exprimée par la Diète.

Le gouvernement portugais a donné satisfaction aux demandes du ministre américain en destituant le commandant du fort Belem, pour avoir tiré à boulet sur le Niagara lorsque les frégates américaines avaient déjà fait signe qu'elles comptaient la première sommation.

Les avis de Melbourne (Australie) du 23 février, disent que la guerre a recommencé dans la Nouvelle-Zélande. Un corps anglais avait subi un commencement de déroute à Ovaits, mais il avait été rallié par les officiers. Cette affaire a coûté aux Anglais 13 morts et 33 blessés. Un fonctionnaire britannique avait été mis à mort par les insurgés. On assurait que William Tompson s'était rendu au général Carey.

Les journaux de Naples annoncent que le général de Montebello, commandant l'armée française à Rome, a envoyé plusieurs détachements à la poursuite de six bandes de brigands qui ont essayé de pénétrer dans la province d'Aquila.

Après une courte discussion, la Chambre des Députés de Prusse dans sa séance du 6 avril, a accepté à l'unanimité les traités du Zollverein.

Des lettres de Berlin mentionnent avec insistance, le bruit d'une prochaine entrevue entre l'Empereur de Russie et le roi de Prusse. L'objet ostensible de cette conférence serait la délimitation de la frontière polonaise. Il va sans dire que les novellistes se livrent, à cet égard, à de nombreuses conjectures.

Une dépêche de Sétif, reçue à Alger, annonce qu'on préparait une nouvelle expédition contre les Babors, et qu'une colonne commandée par le général Dumont devait prochainement entrer en opérations.

J. REBOUX.

Nous lisons dans le *Moniteur* de ce matin :

« Le Gouvernement s'est empressé de prendre des renseignements sur l'état sanitaire de Saint-Petersbourg, où, d'après des bruits répandus dans les journaux, il régnerait une épidémie d'une certaine gravité.

Il résulte de deux dépêches du 3 et du 6 avril, que l'état sanitaire de cette ville, très-fâcheux il y a quelques semaines, s'était sensiblement amélioré, et qu'il n'existe actuellement à Saint-Petersbourg aucune épidémie en dehors des maladies ordinaires de la saison. »

L'Opinion Nationale annonce que les négociants délégués par le commerce de Paris pour le représenter devant la commission d'enquête ont arrêté leur programme, qui a été soumis à une réunion générale et adopté à l'unanimité.

Ils demandent :

1° Le cours légal du billet de banque, et, comme conséquence, l'établissement de bref délai d'une succursale dans tous les départements qui en sont encore privés;

2° La réalisation du capital de la Banque et, au besoin, son doublement, en vue du plus grand nombre de transactions à desservir, lorsque toutes les succursales fonctionneront;

3° Un conseil de régence composé d'un nombre égal de négociants et de banquiers; les receveurs généraux comptant comme banquiers;

4° L'escompte à deux signatures pour les négociants qui ont un compte permanent à la Banque;

5° Enfin, la limitation à 5 pour cent du taux de l'escompte.

Des correspondances privées de New-York apportent des détails plus précis sur les mouvements de Sherman. Ce général s'avance contre la ville de Goltsboro et les chemins de fer dont elle est le centre, en trois fortes colonnes marchant à une assez grande distance les unes des autres. Le 19 mars, la colonne qui formait l'aile gauche a été attaquée par les confédérés et s'est vue forcée de battre en retraite après avoir perdu trois canons. Des troupes fraîches survinrent, et les fédéraux tentèrent d'arrêter l'ennemi, mais sans succès. La nuit suspendit le combat et l'on n'a pas de nouvelles sur ce qui s'est passé le 20.

En Virginie, le général Sheridan a fait d'inutiles tentatives pour rejoindre la grande armée de Grant. Les séparatistes, postés en forces à Whitehouse, s'opposaient à ce mouvement.

On se battrait sur beaucoup d'autres points, mais sans que ces nombreuses luttes partielles pussent influer en rien sur les grandes opérations de la guerre.

Le Monde après avoir fait observer, que la ruse et la temporisation constituent, en grande partie, la science politique en Orient, ajoute, sous la signature de M. Vrigault :

« Nous avons renversé Sébastopol, nous avons montré énergiquement notre pavillon en Syrie; nous avons, par la bouche de l'Empereur, affirmé l'utilité du canal de Suez, nous sommes les protecteurs des nationalités catholiques de l'empire ottoman; nous avons des droits consacrés sur les Saint-Lieux; tout cela est incontestable et incontesté. Eh bien ! la Russie est dans la mer Noire plus forte que jamais. Joseph Karam, notre ami, notre allié, est rentré dans le Liban, mais il est traqué, surveillé. M. de Lesseps ne fait pas une démarche qui ne soit entravée, n'ordonne pas un coup de pioche qui ne provoque une protestation, et le Sultan refuse, en souriant sans doute, de contresigner une décision du souverain de la France. Les Bulgares sont écrasés par un pacha doublé d'un pope, alliance hideuse du vice physique et du vice moral. Enfin, et c'est le plus douloureux le vent et la pluie achèvent d'user la coupole de Saint-Sépulchre, et la mauvaise foi des schismatiques retient nos architectes aux portes du temple.

« Il faut y prendre garde les sujets chrétiens de la Porte aiment encore la France, ils ont confiance dans sa bonne volonté, mais ils doutent de sa puissance : « Vous, Français, vous êtes bons, disait un maronite, mais les Anglais et les Russes sont forts. » Le fort en Orient n'est pas celui qui gagne une bataille, mais celui qui fait ce qu'il veut. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Naples, 5 avril.

Les journaux annoncent que le général de Montebello, commandant l'armée française à Rome, a envoyé plusieurs détachements à la poursuite de six bandes de brigands qui ont essayé de pénétrer dans la province d'Aquila.

Madrid, 6 avril.

Les journaux semi-officiels démentent la nouvelle d'une conférence tenue entre le maréchal Narvaez et le nonce.

A propos de la question d'un arrangement relatif aux dettes amortissables et aux coupons, le ministre des finances a dit, dans une réunion de députés, que le pire qu'on pouvait faire était de presser le gouvernement et de montrer, à cet égard trop d'impatience. L'Espagne, a-t-il ajouté peut faire aujourd'hui davantage qu'en 1851, mais elle ne le fera que lorsqu'elle jugera le moment opportun, et ceux qui, hors d'ici, veulent forcer la main au gouvernement desservent les intérêts qu'ils croient servir.

Lisbonne, 5 avril.

Le gouvernement portugais a donné satisfaction aux demandes du ministre américain en destituant le commandant du fort Belem pour avoir tiré à boulet sur le Niagara, lorsque les frégates américaines avaient déjà fait signe qu'elles comptaient la première sommation.

Saint-Petersbourg, 6 avril.

L'état sanitaire continue à être satisfaisant et les maladies qui existent ne sont ni plus nombreuses ni plus violentes qu'elles ne le sont chaque année à l'époque des changements de saison.

Malte, 5 avril.

Le paquebot de Chine arrivé le 30 mars, à Suez, a apporté des nouvelles de Shanghai du 23 février. Les insurgés avaient obtenu d'importants succès. Ils s'étaient emparés de Tschang et de Loyang. La garnison chinoise de Ninghou s'était retirée.

Rien d'important du Japon. Les avis de Melbourne (Australie) du 23 février, disent que la guerre a recommencé dans la Nouvelle-Zélande. Un corps anglais avait subi un commencement de déroute à Ovaits, mais il avait été rallié par les officiers. Cette affaire avait coûté aux Anglais 13 morts et 33 blessés. Un fonctionnaire britannique avait été mis à mort par les insurgés. On assurait que William Tompson s'était rendu au général Carey. Le croiseur confédéré *Sherandouk* était à King-Island.

Bombay, 4 avril.

Sir Trevelyan a communiqué l'exposé financier. L'impôt sur le revenu est supprimé. Des droits d'entrée de 3 % sont imposés sur la laine, le thé et le café, et de 2 % sur les peaux, le sucre et la soie. La situation financière est satisfaisante.

Marseille, 6 avril.

Les lettres de Constantinople du 29 constatent que le Sultan, parti pour Ismid

FUILLON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 9 AVRIL 1865.

N° 5

UN

MARIAGE EN PROVINCE.

CHAPITRE III.

LES VISITES.

(Suite.)

— Voyez, les arbres en sont étouffés et ne donneront bientôt plus de fruits. Et tenez, regardez : les buissons de câpriers ont poussé de tous côtés, et mon père dit que, quand les câpriers s'emparent d'une terre, rien n'est pire; il en vient partout.

— Et où est le mal? demanda Georges; le câprier a une belle verdure et une jolie fleur lilas avec des pistils longs comme des panaches!

— C'est vrai, monsieur, mais vous devriez les faire arracher.

— Pourquoi?

— Pour faire semer de la luzerne; elle viendrait de ce côté de la colline, parce que vous avez de l'eau, et ce serait un bon profit; car la luzerne se vend bien dans ce pays-ci, où la foie est rare.

— M. votre père va faire cultiver tout cela, n'est-ce pas, monsieur? continua Rosa.

— J'espère bien que non, dit vivement Georges; qu'on fasse un potager, c'est bien assez.

Rose le regarda pour la première fois de ses grands yeux limpides, comme si elle n'eût pas compris.

« Allez-vous donc laisser votre bien sans le faire rapporter? »

Georges ne répondit pas, et Jacques, suppliant à ce que le silence de son frère pouvait avoir d'impoli, dit à Rose :

« Mademoiselle, nous y ferons mettre beaucoup de rosiers, afin que, lorsque nous aurons l'honneur de vous recevoir à la Pinède, vous vous croyiez au milieu de vos sœurs. »

Quoique passablement fade et usé, le compliment eut l'air de plaire à la jeune fille; elle rougit et remercia Jacques par un sourire qui montra l'émail de ses petites dents fines et serrées comme les grains d'un collier.

Avant de se séparer, on s'assit un moment devant le château, sur la terrasse ombragée par les acacias.

En levant la tête, Mme Lescalette vit la branche d'arbres qui enfonçait une des fenêtres du second étage.

« Comment! s'écria-t-elle, on vous a livré le château dans cet état? je vois là-haut une fenêtre tout à fait abîmée par ce vilain arbre. Je vais, madame la comtesse, vous envoyer le menuisier ce soir même pour vous scier cette branche et réparer la fenêtre.

— Ne prenez pas cette peine, madame, dit Jacques; la Branche entre chez mon frère, et il a désiré qu'on ne la coupât pas.

— Oh! la drôle d'idée!

— Cela lui plait ainsi.

— Mais c'est que c'est très-laid et que cela dépare toute la symétrie de la façade; justement la Pinède n'est régulière que de ce côté-ci! C'est dommage, n'est-ce pas? Ses fenêtres en sont bien mal percées; sans cela, ce serait une jolie bâtisse. Tenez, autrefois, on n'entendait rien aux maisons. »

Le notaire, en revenant joindre sa femme et sa fille, mit fin à la dissertation de Mme Lescalette. On se sépara.

Dans l'avenue, la famille Lescalette se croisa avec une voiture, où le regard curieux de Mme Lescalette ne put apercevoir que le voile noir d'une femme en deuil. La voiture était couverte de poussière; selon toute apparence, elle venait de loin.

« Qui sont ces gens-là? dit-elle à son mari; ce n'est pas du monde du pays.

— Je ne les connais pas, répondit le notaire après avoir regardé à son tour. La voiture passa.

Elle s'arrêta devant la terrasse de la Pinède au moment où la famille du notaire lui jetait un dernier regard en franchissant la grille du portail.

Une jeune femme en deuil et un gros monsieur d'un âge mûr en descendant. Vincent vint leur demander ce qu'ils souhaitaient.

« Allez dire à Mme la comtesse de Védelle, répondit le gros monsieur, que Mlle Denise de La Pinède et son tuteur, M. Legrand, désirent avoir l'honneur de la voir. »

Vincent s'empressa d'introduire les visiteurs dans le salon et alla prévenir la comtesse.

Mlle Denise de La Pinède portait encore

le deuil du comte Honoré, son père; sa robe de voyage en laine noire était coupée d'une façon qui rappelait l'habit de cheval et dessinait les contours d'une taille accomplie; un col de batiste unie entourait son cou blanc et délicat; elle avait posé sur ses cheveux un grand feutre noir semblable à celui des paysannes provençales, et beaucoup plus propre à la garantir des rayons perfides du soleil de mars que sa petite capote de soie noire. Le visage régulier de Denise, ses grands yeux noirs, sa peau d'une blancheur veloutée, les épais bandeaux de cheveux noirs qui encadraient ses joues un peu maigres, formaient avec sa physionomie triste et son costume sévère un ensemble harmonieux et touchant. Elle rappelait ainsi ces belles et grandes héroïnes de Walter Scott, que tout homme voit passer dans ses rêves à vingt ans.

M. Legrand était aussi parfaitement insignifiant qu'un signalement de passeport.

Signes particuliers : Il portait des besicles d'or et paraissait fort satisfait de lui-même. En attendant Mme de Védelle, il s'était installé dans un fauteuil en parcourant un journal.

Denise, restée debout, regardait autour d'elle avec une profonde émotion. Elle se retrouvait, après seize ans d'absence, dans ce salon où, toute petite, elle jouait sur les genoux de sa mère; la causeuse où Mme de La Pinède s'asseyait avec elle au coin de la cheminée, en face du grand fauteuil où son père venait s'étendre au retour de la chasse. Rien de changé dans ce salon : chaque meuble se trouvait à sa place, l'horloge de Boule marquait l'heure; des fleurs fraîches remplissaient les grands vases des écoinçures; rien

n'était changé, en apparence; mais au fond l'œuvre seize années écoulées, admettait morte, son père mort, la Pinède vendue, elle-même venant en étranger dans cette maison où elle était née, et qui gardait les purs souvenirs de son enfance; quels changements! Denise jetait autour d'elle un regard mélancolique et attentif; elle recevait de chaque objet ces lueurs dont la mémoire est traversée, en présence des lieux qui ont frappé nos premiers regards.

Ses souvenirs sortaient un à un des brumes de l'oubli, et défilaient devant elle comme de pâles et doux fantômes; ce salon lui paraissait de tout ce qu'elle avait perdu, et il lui sembla qu'une voix mystérieuse l'appelaient pour la première fois : l'Orpheline! Son cœur seerra sous une poignante amertume, et des larmes silencieuses, qu'elle ne sentait pas couler, glissèrent doucement sur son beau visage.

Tout absorbée dans son émotion, Denise ne s'aperçut pas Georges de Védelle, qui se tenait immobile devant la porte du salon, et contemplait dans une profonde et naïve admiration.

Le comte et la comtesse, en arrivant, arrachèrent Georges à son extase, Denise à sa réverie, et M. Legrand à son journal.

La jeune fille essuya ses yeux sans précipitation ni affectation, et dit d'une voix basse et émue à Mme de Védelle en l'embrassant :

« Vous comprenez, n'est-ce pas, madame, l'émotion d'une pauvre orpheline qui revoit la maison où elle est née, et veut y prendre part avec cette charmante beauté que tout le monde vous connaît? » Mme de Védelle pressa tendrement